

## Tics secrets et manies inavouées

France Bergeron

Number 53, Fall 1992

Les écrivains

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15091ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bergeron, F. (1992). Tics secrets et manies inavouées. *Moebius*, (53), 77–80.

## TICS SECRETS ET MANIES INAVOUÉES

France Bergeron

J'ai tout essayé! Quatre saisons, quatre méthodes! Rien à faire, elle n'est pas encore à point, cette mystérieuse biorythmie de l'écrivain! Oui, je sais, il faut parfois de nombreuses années avant de trouver son propre fonctionnement. Pourtant, je suis vaillant, organisé, discipliné. Actuellement, par exemple, je me lève à sept heures, enfin... autour de sept heures quinze, parfois – très rarement! – à sept heures trente, mais jamais plus! J'ai commencé cette routine il y a environ un mois pour me sentir en accord avec la collectivité, avec ces braves travailleurs fonctionnaires qui m'entourent; et également pour faire bon ménage avec mon voisin ingénieur super-fonctionnel, un colosse productif qui abat du boulot comme dix. Depuis que le jeune printemps nous propulse hors du marasme hivernal, ce gaillard me joue sans gêne, plusieurs fois par semaine, un air underground, supersonique, nouvelle gamme sur sa toute récente tondeuse. Comme il le dit si bien avec son large sourire déployé à la vue de ma mine déconfite, le privilège n'est pas donné à tous d'être réveillé par un concert. Car Robert – c'est le nom de ce dit voisin – roule déjà à 7 h 35 sa tondeuse dernier cri sur un semblant de duvet gazonné. Les matins où

je risque de passer tout droit, j'en profite donc pour rouler en bas de mon lit.

Évidemment, la douche écossaise que je m'inflige tous les matins anéantit radicalement tout effluve de rêves. Rigueur et discipline s'imposent si je veux écrire à huit heures! Troisième café que j'avale de travers pour me tenir les yeux ouverts. Rien n'y fait, je ne peux toujours pas m'installer à ma table de travail dans cet état minable.

C'est lors de ces heures de somnambulisme aigu, de lassitude désastreuse, de grand lavage de cerveau que ma théorie à la fine pointe de la saison se met en branle dans la tête nébuleuse du petit matin. Car jusqu'ici, j'ai élaboré quatre théories qui vont de pair avec nos saisons; il me manque encore la cinquième, celle jumelée à la saison de mars.

Neuf heures quinze. La lumière se fait peu à peu à l'étage supérieur de ma calotte pensante. Voilà ma théorie bien campée sur le bol de mon quatrième café, que je prends évidemment très noir. Comment un écrivain peut-il sortir des limbes du sommeil et s'attabler aussitôt efficacement? C'est absolument inorganique. Il faut d'abord activer les cellules corporelles, comme mon voisin Robert le fait si bien. Il ne se lance jamais la tête la première à son bureau du vingt-sixième étage au centre-ville, non, non, non! Ce serait là un plan de journée antinaturel! Il préfère décarcasser tout son physique en faisant son jogging, en passant la tondeuse ou même, parfois, en ponçant la carrosserie de sa seconde voiture; ensuite il peut mieux réfléchir. A-t-il déjà songé un instant au métier d'écrivain, à la condition de celui qui est forcé d'écrire à une table campée dans la chambre où il dort, située de surcroît à un mètre du lit, tentation mortelle à laquelle nul humain ne saurait se soustraire, pas même le vaillant Robert? Bon, moi, j'apprends à composer avec «l'ennemi»... Ma nouvelle attitude consiste à faire du nettoyage, accordant amplement à tous mes pauvres membres ankylosés de sommeil le loisir de se délier. Le corps bien réveillé, la tête suit! Voilà ma dernière marotte, une trouvaille printanière.

Neuf heures trente. En fait, je ne possède qu'une seule pièce à nettoyer, celle qui me sert à la fois de chambre, de

salon et de salle de travail. La cuisinette est si minuscule qu'elle se nettoie au fur et à mesure. En moins d'une demi-heure, j'effectue tout le rangement, et maintenant assis dans le salon, j'examine ma table, pour y déceler le moindre objet nécessitant un dépoussiérage. Mais franchement, rien n'accroche mon regard suspicieux : tout reluit dans l'atmosphère adoucie du petit jour. La cacophonie du surmenage matinal de mes congénères s'est évanouie. De loin, je glisse les yeux sur la surface blanche du pupitre, qui m'intime l'ordre de reprendre immédiatement la plume! Bon, d'accord!... Après tout, il n'y a rien d'autre à polir, si ce n'est mon texte... Oh! sacrilège! pauvres plantes que j'allais laisser sécher une autre journée! Subitement je me lève et commence la lente procession de l'arrosage. Je veille aussi à retirer scrupuleusement toutes les feuilles jaunies que je trouve. N'est-ce pas une condition sine qua non pour l'écrivain, que de s'entourer de plantes reluisantes de santé? Tout cet apport si vivifiant, organique, n'est évidemment pas à négliger. Dix heures. Honnêtement, je me dis qu'il est temps de passer au travers... c'est-à-dire, au travail. Un personnage m'interpelle, sadique. Il exige sur-le-champ sa part d'écoute. Ce qui, loin de m'accommoder, tend plutôt à m'agacer. Oui, oui, oui, j'arrive! Mais que vois-je sur cette damnée table! Malheur, un rouleau gris de poussière flotte près des livres! Je ne peux supporter une seconde de plus ce corps incongru qui rampe sur la patine du meuble sacré, d'autant plus que mes allergies féroces du printemps ne me laissent aucun répit! Sans perdre une seconde, produit à récurer et chiffon en main, je passe au crible chaque objet : ma collection de pierres, mes crayons, ma lampe, ma tonne de bouquins et, pour finir, le revêtement lisse de la table. Avec une formidable discrétion, je fais tout mon possible pour éviter de poser les mains sur le document du dessus, celui du récit à venir. Sinon le monstre tyrannique aurait tôt fait de me happer au passage, lui qui réclame toujours, têtue, la suite de son discours. Sois patient, marmonné-je tout bas.

Dix heures trente. Enfin tout est prêt. J'ai légèrement débordé ce matin : trois heures trente de préparation, c'est exceptionnel. Mais n'ai-je pas lu que certaines conditions ouvrent la voie à l'écrivain et garantissent de moitié l'abon-

dance de sa verve créatrice? Alors, mieux vaut plus que moins, et après tout, je ne prends pas de pause prolongée, comme Robert le fait en matinée.

Je me réinstalle pour de bon à ma place; le personnage rugit d'impatience, je rougis de frayeur. Je prends une longue respiration, évitant de jeter un coup d'œil à l'extérieur car, sérieusement, je dois m'y mettre. Mais quelle est donc cette odeur d'ammoniaque qui me pique le nez désagréablement et détourne ma concentration? Je ne peux quand même pas écrire au risque de m'intoxiquer! Courir acheter une fleur! Non! ce serait ambitionner!... Faire brûler de l'encens?... La réserve est à sec! Oh, mais une idée brillante surgit à mon esprit maintenant ragailardi! Enfin, elle n'est pas de moi, mais j'ai lu ce détail dans la biographie de Rilke, à moins que cela ne soit dans celle d'un autre écrivain. Toujours est-il qu'il déposait sur sa table une assiette de citrons frais coupés en fines lamelles. Il aimait bien l'arôme que ceux-ci exhalaient dans la pièce. Génial! Encore quelques minutes, cher bourreau; accorde-moi un dernier répit, je reviens à toi immédiatement. Zut! Il n'y a plus de citron! Des oranges pourront peut-être faire l'affaire, même si elles sont sèches? Je place cérémonieusement ma soucoupe d'agrumes sur la table lambrissée. Au même instant, un air de scie mécanique débite avec pompe un étrange concerto soulignant l'ouverture de ma journée d'écrivain... Mais où donc ai-je rangé ces curieux bouchons d'oreilles qu'un ami m'a refileés en me jurant qu'ils me serviraient un jour...